

*Entre nomadisme et sédentarité :
Les Mbororo à l'Ouest du Cameroun*

RÉSUMÉ

Les rapports entre les administrations modernes et les éleveurs nomades s'inscrivent presque toujours dans le cadre d'une politique de sédentarisation.

Or, la plupart des sédentarisationes voulues ont échoué dans le passé. Parmi les exceptions figure le cas des Mbororo installés à l'ouest du Cameroun. D'où l'intérêt d'analyser le processus de leur fixation et d'observer si celle-ci a permis ou non une amélioration de leur élevage.

L'ouest du Cameroun, région de hauts plateaux humides à la végétation dominée par les prairies, est très favorable à l'activité pastorale mais les cultivateurs y détiennent une suprématie incontestable, suprématie numérique et politique. Les éleveurs (25 000 personnes recensées) ne représentent qu'une minorité de la population. Leurs 500 000 bovins font pourtant de cette région la troisième du Cameroun pour l'élevage bovin.

Les Mbororo se répartissent ici entre deux groupes : les Djafoun (arrivés à partir des années 1920) et les Akou, venus depuis 1950.

L'abandon du nomadisme au Bamenda se produit par ancrage de la population à son site d'hivernage et par l'adoption d'un élevage transhumant, l'éleveur déléguant de plus en plus son troupeau à des tiers.

Comment cette stabilisation fut-elle acquise ?

Parmi les caractéristiques géographiques qui la rendent possible, l'altitude semble jouer le rôle le plus important, la fixation au site d'hivernage ayant lieu fréquemment au-dessus de 1 500 mètres, seuil altitudinal qui modifie les conditions d'élevage.

La sédentarisation fut aussi le résultat d'une politique résolue de l'administration anglaise, liée à une amélioration des pâturages.

Des événements récents, cependant, — insécurité en bordure du Bamiléké, expropriations répétées de pâturages — remettent localement en cause l'installation des Mbororo.

Les incidences de cette sédentarisation dépassent largement le cadre des techniques d'élevage ; elles s'appliquent d'abord au cheptel, bien sûr, mais elles affectent les rapports entre éleveurs et troupeaux et le changement atteint la société pastorale dans ses fondements. La femme est écartée de ses anciennes responsabilités dans l'économie familiale, les relations entre générations se dégradent. Les nominations d'ardo mettent en compétition les lignages et les familles les plus riches. Enfin, la sédentarisation complète l'islamisation souvent superficielle des Mbororo nomades.

La fixation des Mbororo dans les plateaux à l'ouest du Cameroun ne s'est produite que lentement. Elle n'est pas pour autant complète, une mobilité saisonnière du bétail étant le plus souvent maintenue. Est-elle définitivement acquise ? Dans l'histoire des Mbororo, d'autres périodes de fixation ne les ont pas empêchés de se « re-nomadiser ».

ABSTRACT

BETWEEN NOMADISM AND SEDENTARIZATION : THE CASE OF THE MBORORO
IN THE WESTERN ZONE OF CAMEROON

The relations between modern governments and nomadic pastoralists fit almost always into the general pattern of a policy of sedentarization.

However, most of the deliberate sedentarizations failed in the past. There are some exceptions like the Mbororo people who settled in the western zone of Cameroon. Therefore, it is interesting to analyse their pattern of settlement and to observe whether or not the latter allowed to improve their livestock technics.

The western zone of Cameroon which is characterized by humid high plateaus covered with grasslands is very favourable to the pastoral activity, although farmers are undeniably prevailing as far as density and decision making are concerned. Pastoralists (25 000 people recorded) represent only a minority of the population. However, this zone ranks third in Cameroon for cattle breeding with 500 000 heads of cattle.

The Mbororo are divided into two groups : the Jafun (who have settled since the 1920's) and the 'Aku' who have settled since 1950.

In Bamenda, the population gives up the nomadic way of living, settles in his rainy place and practices " transhumance ", thus entrusting the livestock increasingly to others persons.

How did this settling occur ?

Among the geographical features which make it possible, altitude seems to play the most important role since the rainy place is often situated above 4 500 feet, which modifies the conditions of stock breeding.

Sedentarization also resulted from a decisive policy carried out by the English Administration. At the same time, the pasture lands were improved.

However, recent events such as insecurity along the Bamileke, repeated expropriations of pasture lands locally call into question the Mbororo's settlement.

The effects of this sedentarization are felt not only in the techniques of cattle breeding ; first of all they are observed in the livestock but also in the relations between pastoralists and herds. Furthermore, the foundations of the pastoral society are also influenced by this change. The woman is kept away from the former responsibility she held in the family and the relations between generations are worsening. The appointments of a " ardo " match lineages against others and oppose the richest families against other ones. Finally, sedentarization offers an opportunity to complete the frequently superficial islami- zation of the nomadic Mbororo.

The Mbororo have settled only gradually in the plateaus situated in the western zone of Cameroon. This settlement is partial since a seasonal mobility of the livestock is most often observed. Have they settled once and for all ? During their history, the Mbororo settled at certain periods and afterwards, they returned to a nomadic way of living.

La plupart des États africains, que ce soit avant ou après les Indépendances, se sont donnés comme objectif de sédentariser leurs éleveurs nomades. Les administrations actuelles ne peuvent atteindre et contrôler des populations qui ne sont pas fixes. Tous les nomades, chasseurs et cueilleurs de la forêt dense ou éleveurs des savanes et des steppes, échappent en partie aux appareils administratifs. Ils n'ont cessé de se fixer et, de plus, aux endroits les plus accessibles ; les hameaux éparpillés en bout de pistes piétonnes sont vidés, leur population alignée et regroupée le long des routes. Les encadrements administratifs modernes ne s'accrochent pas de modes d'insertion légers, diffus et éphémères des hommes dans l'espace.

Selon une conception largement partagée, la sédentarisation des éleveurs est posée en préalable à la modernisation de l'élevage, au point que celle-ci s'y confond et, trop souvent, s'y arrête. Pourtant, les implications techniques d'un véritable développement pastoral débordent de beaucoup la simple installation des éleveurs à un endroit. Plus encore, celle-ci ne représente peut-être pas le meilleur moyen d'améliorer leurs techniques d'élevage.

Les contradictions entre logique administrative et pratique d'un élevage extensif expliquent que beaucoup de sédentarizations forcées ou encadrées, certaines déjà anciennes, aient échoué. Soit les éleveurs se remobilisent, soit ils abandonnent l'élevage, se marginalisent en d'autres activités et migrent vers les villes, soit ils en sont réduits à exploiter la curiosité folklorique des touristes occidentaux. La liste est longue de ces échecs, en Afrique occidentale aussi bien qu'orientale.

D'autres tentatives, assez rares, semblent avoir plutôt réussi. L'installation des Mbororo dans les hauts plateaux du Bamenda en est un exemple. Il peut être utile, pour les praticiens de l'élevage, d'analyser ce cas de transition du nomadisme à la sédentarité. On ne montrera pas seulement comment et jusqu'à quel point d'anciens nomades se fixent dans un espace particulier mais aussi les implications techniques, sociales et culturelles de ce processus.

UNE RÉGION D'ÉLEVAGE EXCEPTIONNELLE EN AFRIQUE DE L'OUEST

Situés à 6° de latitude Nord et à seulement 200 kilomètres du Golfe de Guinée, les plateaux du Bamenda représentent une région d'élevage d'une qualité exceptionnelle (fig. 1).

Contrairement à la plupart des savanes humides, surmontées d'un couvert ligneux concurrent et envahissant, les pâturages comprennent surtout des prairies ouvertes, des « grassfields ». Elle s'étalent sur de hauts plateaux qui font partie de la Dorsale Camerounaise, un alignement méridien presque continu de hauteurs, depuis le Mont Cameroun jusqu'aux Monts Mandara. Elles proviennent d'une ligne de fracture radiale dans le bouclier africain.

Les hautes terres ne se restreignent pas ici à des montagnes isolées mais s'élargissent en plateaux étagés, à soubassement cristallin vers 1 000-1 200 jusque parfois 1 500 mètres, puis de nature basaltique au-dessus. Le dôme culminant du Mont Oku (3 000 mètres) marque l'intersection de deux alignements de plateaux disposés en V. Vers Bamenda, les hauts plateaux volcaniques se composent des larges versants externes, répartis en quinconce, de grandes demi-caldeira (Bambuluwe, Santa, Bam-bouto), à 2 500 mètres d'altitude (fig. 2).

Il n'existe pas d'équivalent à de tels reliefs en Afrique occidentale. Aux avantages pastoraux que procure l'altitude s'ajoutent ceux, non moins décisifs, d'un climat très humide.

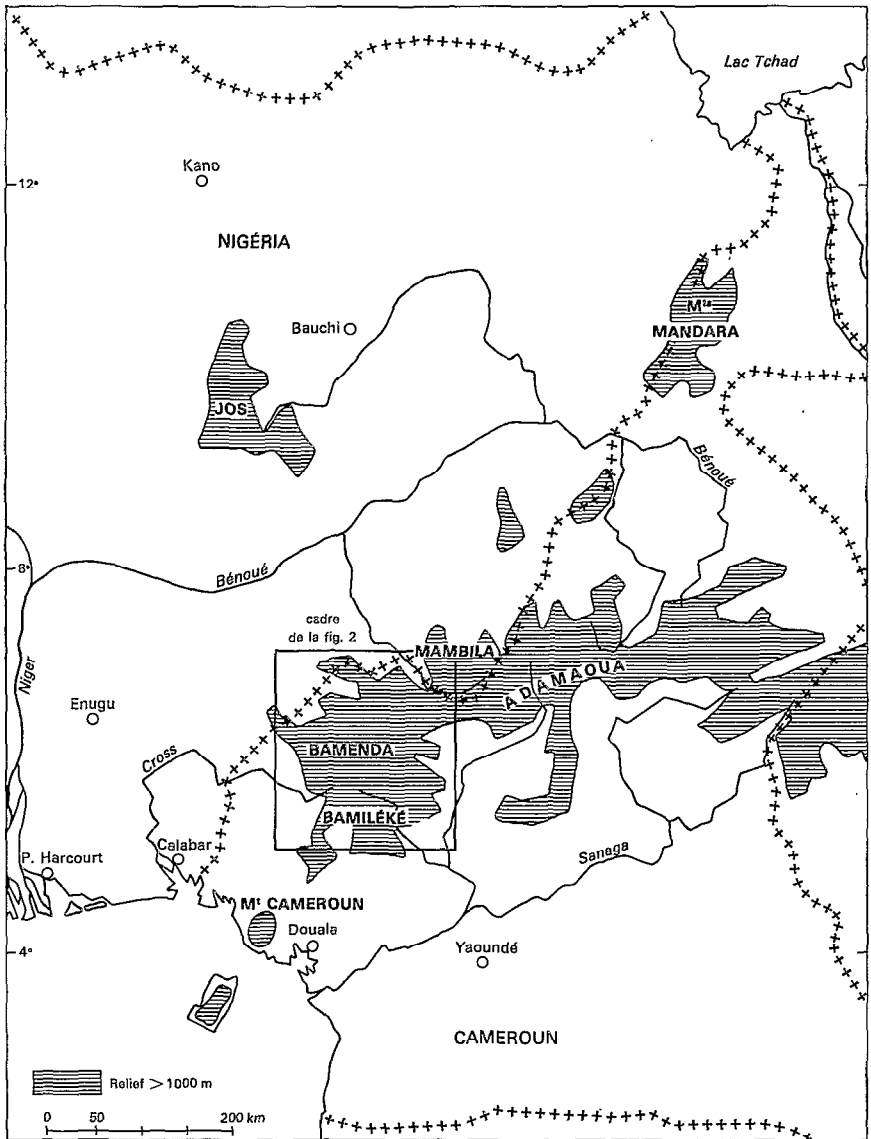


Fig. 1

Le climat est équatorial mais modifié par le relief. Par rapport aux plaines voisines, le rythme climatique se réduit de quatre à deux saisons mais la saison pluvieuse se maintient de neuf à dix mois. Les pluies et les brouillards font partie du paysage habituel des prairies d'altitude. Les vents humides de la « mousson » prennent de travers l'alignement des plateaux. Il en résulte un contraste entre des versants très arrosés, à paroxysmes pluvieux, et d'autres à situation d'abri. Néanmoins, avec plus de 1 500 mm de pluies et quatre mois de saison sèche, ils présentent encore de bonnes conditions pour l'élevage.

La végétation climacique est forestière mais diversifiée par un étage des

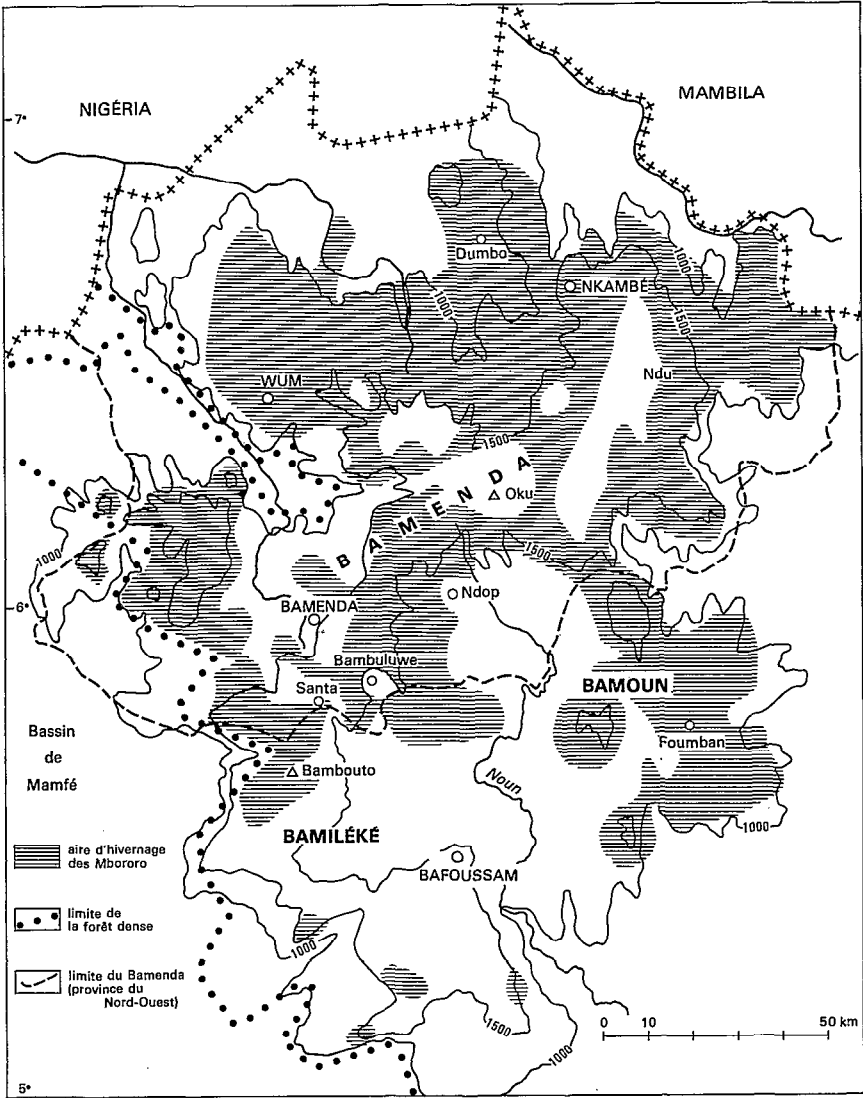


Fig. 2

formations. A la forêt dense humide des plaines succèdent la forêt montagnarde puis la forêt subalpine. Sur les plateaux, forêts montagnarde et subalpine ne subsistent plus qu'en lambeaux. Elles sont remplacées par des savanes herbeuses au-dessus de 1 500 mètres, par des savanes arbustives en dessous, où s'infiltrent des espèces soudaniennes.

L'altitude, la durée de la saison pluvieuse et les prairies ouvertes offrent des conditions pastorales qui sont rarement toutes aussi favorables en même temps, en particulier la salubrité, l'abondance des pâturages et la longue période végétative.

*

Toutefois, si les données naturelles de la région s'avèrent très propices à l'élevage, ce n'est pas le cas du contexte humain. En effet, il est marqué par une suprématie incontestable des cultivateurs sur les éleveurs : suprématie d'abord numérique mais aussi politique au sens large du terme.

Une grande partie des plateaux de l'ouest, le Bamiléké, est pratiquement interdite aux éleveurs par des densités rurales de 200 à 300 hab./km² et davantage. Pour le reste, les densités du Bamenda oscillent entre 50 et 150, celles du Bamoun s'abaissent de 40 à 20. Même celles-ci reflètent un taux d'occupation de l'espace qui ne convient guère à l'élevage extensif. Cependant, les cultures ne sont pas également réparties ; des vides restent disponibles pour les éleveurs.

La suprématie politique des cultivateurs est peut-être plus grave pour les éleveurs que leur situation minoritaire. Contrairement au nord du Cameroun et à l'Adamaoua, les éleveurs de l'ouest n'ont jamais imposé leur domination aux autres populations. Ils n'ont pas conquis la région mais s'y sont infiltrés à la faveur de la paix coloniale. Les « Natives » considèrent que les pâturages continuent à leur appartenir. Les chefs imposent leurs décisions aux éleveurs que la population locale persiste à qualifier de « strangers ».

Parmi les 1 200.000 habitants du Bamenda et du Bamoun, les Mbororo ne comptent que 25 600 habitants. S'y ajoutent quelques autochtones qui pratiquent depuis peu l'élevage. Ce recensement personnel est certainement inférieur à la réalité mais les éleveurs ne représentent quand même qu'une petite minorité de la population rurale. Toutefois, les chiffres de population ne comptent pas seuls. Le poids économique des uns et des autres est moins disproportionné.

Le rôle économique des éleveurs ressort de leurs effectifs de cheptel : 250 000 têtes imposées au Bamenda, 320 000 têtes calculées dans la région mais un total probable de 500 000 bovins. C'est la troisième région d'élevage du Cameroun et la mieux placée par rapport aux grands centres urbains.

A partir d'une telle situation brièvement évoquée, les rapports entre cultivateurs et éleveurs ne peuvent être que conflictuels. L'opposition entre les Mbororo et les Natives est, en effet, pratiquement totale : elle est d'ordre vestimentaire, linguistique, économique, religieuse et finalement, de civilisation. Les uns participent à la culture « bantou », entendue au sens large, tandis que les autres se rattachent au monde peul dispersé à travers l'Afrique occidentale sèche.

La divergence d'intérêts économiques entre les deux populations déclenche ou cristallise des conflits toujours latents. Des extensions de cultures aux dépens des pâturages ou des dégâts provoqués par les troupeaux en fournissent les motifs les plus fréquents. Les administrateurs sont confrontés en permanence à des conflits qui atteignent une violence rarement égalée autre part dans le pays. L'ancien Cameroun Occidental avait élaboré une législation (*Farmer-Grazier Law* de 1962) pour tenter de résoudre ce problème une fois pour toutes. Du côté oriental, il n'existait pas d'équivalent juridique mais les oppositions étaient comparables, réglées au coup par coup par les gendarmes ou le sous-préfet.

*

Les difficultés des Mbororo dans l'ouest ne tiennent pas seulement à leur situation minoritaire mais aussi à une installation récente, entraînant une réaction de rejet de la part des Natives. De plus, la société mbororo n'est pas soudée ni organisée par une armature politique.

Les Mbororo du Bamenda se répartissent en « pseudo-lignages », *lenyol*, dont la formation remonte au XIX^e siècle, au nord du Nigeria. La cohésion des membres de chaque *lenyol* est très inégale.

Les lignages, très nombreux, composent deux « groupes » dont la distinction repose sur la race de bétail et l'ancienneté dans la région. Les Djafoun (15 000 personnes) possèdent des bovins de race rouge. Ils hivernent un peu au Bamoun mais surtout au Bamenda, presque toujours au-dessus de 1 500 mètres. Les Akou (10 000 personnes) se caractérisent par leurs bovins de race blanche. Ils coexistent avec

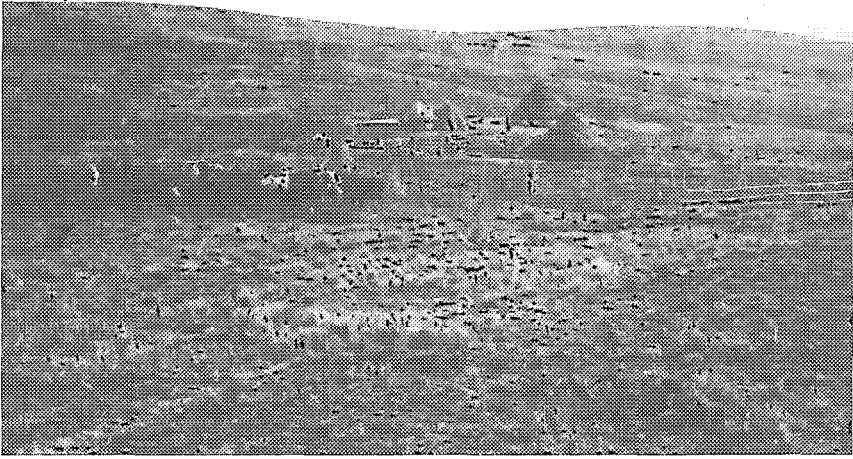


Photo n° 7 : Pâturage des grassfields de Bamenda (Cameroun de l'ouest). Prairie montagnarde sur hauts plateaux volcaniques (2 000 mètres). Adoption de l'habitation des Peul sédentaires, clôture d'un lopin de terre cultivé en maïs, maintien de quelques vaches laitières en saison sèche : d'anciens nomades mbororo se fixent à leur site d'hivernage (cliché J. BOUTRAIS).

les premiers au Bamoun mais occupent surtout le nord du Bamenda, stationnant vers 1 000 mètres et même moins. Les deux groupes ne s'interpénètrent pas au Bamenda. La cohésion de chacun est momentanée et superficielle. Un essai ancien d'unification politique des Mbororo a rapidement échoué. Leur individualisme familial affaiblit les éleveurs face aux revendications des Natives.

Les Djafoun furent les premiers à conduire leurs troupeaux à l'ouest du Cameroun. Ils séjournèrent quelques années au Bamoun puis s'installèrent au Bamenda en 1917. A partir de ces années, les arrivées se succédèrent, en provenance de l'Adamaoua et du Mambila. Elles se tarirent au cours des années cinquante.

Les Djafoun furent alors relayés par les Akou dont les premiers contingents importants entrent en 1956. Depuis lors, le courant migratoire est continu. Il s'est gonflé lors des années qui ont suivi la grande sécheresse au Sahel. Il serait encore plus important si l'administration, notamment le service des douanes, ne s'opposait pas à

de nombreuses entrées. Les Akou arrivent directement du nord du Nigeria (Bauchi, Jos) ou après un séjour dans le bassin nigerian de la Bénoué.

A leur entrée au Bamenda, les premiers Mbororo étaient encore des nomades, *eggo-eggoobe* : ceux qui vont et viennent, ou *wanchoobe* : ceux qui se promènent. Leur séjour au Bamenda ne se traduisit pas aussitôt par une fixation. Seul, le premier chef (*ardo*) s'installa à demeure en 1920 et resta au même endroit jusqu'à son décès en 1960. Les autres nomadisaient, changeant de site d'hivernage presque chaque année et se déplaçant en saison sèche. Les va-et-vient entre Adamaoua-Mambila et Bamenda étaient incessants. L'invasion de la région par les criquets en 1931 provoqua des déplacements massifs vers le Bamoun et des retours vers l'Adamaoua. L'instabilité des Djafoun ne se réduisit qu'à partir des années quarante, soit deux décennies après leur arrivée dans des pâturages pourtant exceptionnels.

Il résulte déjà de ce survol historique que l'abandon du nomadisme est un processus lent, même quand les conditions locales s'y prêtent le mieux.

LA SÉDENTARITÉ : JOONDE

Les populations locales, les rapports administratifs et même des études spécialisées continuent à désigner les Mbororo du Bamenda comme des nomades, alors que la plupart d'entre eux ne le sont plus. Sont-ils pour autant parfaitement sédentarisés ?

La sédentarisation est un terme d'acception large qui recouvre plusieurs évolutions aboutissant à des situations bien différentes. Dans le cas des éleveurs, il est rare qu'il s'agisse d'une immobilisation complète.

Au Bamenda, plusieurs comportements des Mbororo participent ainsi, à des degrés divers, d'une sédentarisation. Beaucoup se fixent à un site d'hivernage et pourtant cette installation n'est ni totale ni permanente. C'est une forme d'attache à un point de l'espace qui n'interdit pas des déplacements saisonniers de tous ou de la plupart des membres de la famille.

La sédentarisation d'autres Mbororo semble plus avancée. Elle se manifeste par l'arrêt de la transhumance, notamment du propriétaire du troupeau, immobilisant du même coup presque tout le groupe familial. Cependant, le propriétaire peut déléguer son ou ses troupeaux à d'autres personnes.

Enfin, l'arrêt de la transhumance du bétail lui-même marquerait l'achèvement du processus par une immobilisation du couple éleveurs-troupeaux.

Selon une présomption reprenant les schémas classiques, la sédentarisation se décomposerait ainsi en une succession d'étapes. Dès lors, il s'agit de préciser à laquelle se situent les Mbororo du Bamenda. Leur comportement dans l'espace n'est peut-être pas homogène. De plus, les stades de sédentarisation ne se succèdent peut-être pas dans l'ordre supposé.

Les dilla-warta'en : ceux qui partent et reviennent

La fixation au site d'hivernage manifeste, pour les nomades, un changement important. Elle met fin à *eggol* : le déplacement-migration sans intention de retour au point de départ.

Les Mbororo peuvent indiquer, jusqu'à un certain nombre d'années, la durée de leur installation au même site d'hivernage. Une imprécision provient cependant de leur

perception de l'espace. Pour eux, un petit transfert du campement d'hivernage n'équivaut pas à un véritable déplacement s'il se produit dans un même lieu-dit et surtout, dans la dépendance du même *ardo*. Des glissements de ce genre précèdent probablement une fixation plus durable, concrétisée par un habitat plus lourd.

Une enquête démographique par sondage au Cameroun Occidental, réalisée par la S.E.D.E.S. en 1964 et publiée par l'I.N.S.E.E. en 1969, comporte une annexe relative à la « population nomade », c'est-à-dire aux Mbororo du Bamenda¹. Parmi les 50 villages enquêtés, 22 comprennent des Mbororo stationnant dans leur voisinage. Le total de la population mbororo recensée n'est pas précisé.

En étudiant la durée de résidence des Mbororo au lieu de recensement, les auteurs du rapport paraissent étonnés de constater leur stabilité. Jusqu'à la tranche d'âge des 5-14 ans, la moitié des Mbororo, hommes et femmes, sont nés au lieu de recensement. A partir de 15 ans, la moitié des Mbororo résident au même endroit depuis 5 ans ou davantage. Les auteurs en concluent : « la population nomade est donc beaucoup moins mobile que l'on aurait pu s'y attendre ».

Dans ces conditions, il est étonnant qu'ils persistent à les désigner comme des « nomades ». Cette appellation, plaquée une fois pour toutes aux Mbororo du Bamenda, renvoie à la position des Natives à leur égard : tant qu'ils seront officiellement considérés comme des nomades, ils ne pourront faire prévaloir aucun droit sur les pâturages qu'ils exploitent.

Dix ans plus tard, j'ai entrepris une enquête un peu similaire pour déterminer l'ancienneté des Mbororo à leur site d'hivernage. La population féminine n'est pas incorporée dans le comptage, ni les jeunes qui ne se trouvent pas encore à la tête d'un troupeau. Seuls les éleveurs adultes sont donc concernés. Les résultats proviennent de 3 200 éleveurs au Bamenda sur un total de 5 400. Une comparaison est tentée avec l'enquête de la S.E.D.E.S., population masculine seulement, une décennie plus tôt :

TABLEAU 1

Durée de résidence des Mbororo du Bamenda au même site d'hivernage (en pourcentages)

	< 1 an	1-4 ans	≥ 5 ans (+ nés sur place)
en 1964	4	16	80
en 1975	12	23	65

Si l'on ajoute les éleveurs du Bamoun, soit un total de 4 100 Mbororo enquêtés, les résultats de 1975 ne sont pas modifiés.

TABLEAU 2

Durée de résidence au même lieu des Mbororo de l'ouest en 1975

< 1 an	1-4 ans	≥ 5 ans
11	24	65

1. I.N.S.E.E., 1969, *La population du Cameroun Occidental*. 2 vol., p. 208-210.

Les Mbororo seraient actuellement moins fixés à leur site d'hivernage que lors de la décennie précédente. Toutefois, la majorité d'entre eux y résident encore depuis plus de 5 ans. La différence entre les deux enquêtes provient peut-être de ce que celle de 1964 englobe les tranches d'âges des moins de 15 ans qui sont presque tous nés au lieu de recensement. Cependant, cette explication n'est pas pertinente. En ne tenant compte que des Mbororo âgés de 15 à 39 ans en 1964, l'écart reste le même avec les résultats de 1975.

TABLEAU 3
*Durée de résidence au même lieu des Mbororo adultes
du Bamenda en 1964*

< 1 an	1-4 ans	≥ 5 ans
3	16	81

La stabilité des Mbororo, si remarquable au cours des années soixante, devient moins affirmée. Après la lenteur de la sédentarisation, une seconde constatation semble se dégager : le processus n'est pas irréversible. Le comportement des éleveurs dans l'espace ne se calque pas sur un seul schéma d'évolution.

En fait, les Mbororo du Bamenda ne représentent pas une population homogène. Dans leur société segmentaire, la sédentarité varie probablement d'un lignage à l'autre. Sans « descendre » jusqu'aux lignages, on se limitera aux deux groupes qui les englobent. S'ils ne définissent pas un niveau d'organisation sociale et politique, du moins se manifestent-ils peut-être par des comportements spécifiques.

L'enquête démographique de 1964 n'a pas dissocié les Akou des Djafoun. Pourtant, les Akou représentaient déjà 25 % des Mbororo. Mais les villages recensés se localisent dans le voisinage de l'aire d'hivernage des Djafoun. Il est probable que ceux-ci sont sur-représentés par rapport aux Akou.

En 1975, les Akou comptent pour 40 % de la population mbororo. La modification de l'importance relative des deux groupes a peut-être atténué la sédentarité de l'ensemble mbororo. Un nouveau tableau par groupe démontre leur divergence de comportement spatial.

TABLEAU 4
Durée de résidence des groupes Mbororo au même site d'hivernage en 1975

	< 1 an	1-4 ans	≥ 5 ans
Djafoun	5	16	79
Akou	24	37	39

La répartition des Djafoun selon l'ancienneté de résidence correspond exactement à celle des Mbororo en 1964. Leur stabilité ne s'est guère modifiée d'une décennie à l'autre. Peut-être s'est-elle quand même un peu réduite.

Les Akou, par contre, se répartissent très différemment par durée de résidence. Ils restent encore très mobiles : la majorité d'entre eux n'habitent pas depuis 5 ans au

campement d'hivernage. Plus les Akou deviennent nombreux au Bamenda, plus la sédentarité des Mbororo s'affaiblit.

Une durée de 5 ans de résidence au même endroit ne paraît pas suffisante pour diagnostiquer avec un minimum d'assurance la fixation d'un éleveur. La plupart des Mbororo établis au Bamenda ont cessé leurs déplacements depuis plus longtemps. Dix ans de résidence représentent une durée plus pertinente. De plus, elle correspond à la mémoire des Mbororo : jusque-là, ils indiquent exactement depuis combien d'années ils hivernent à tel endroit ; au-delà, ils ne se souviennent plus très bien, ils avancent des chiffres plus ou moins erronés.

La coupure à 10 ans d'ancienneté accentue l'opposition entre les deux groupes mbororo face à cette forme de sédentarisation.

TABLEAU 5

Durée de résidence au même site d'hivernage des Mbororo

	< 1 an	1-4 ans	5-9 ans	≥ 10 ans
Djafoun	5	16	13	66
Akou	24	37	23	16

L'extension du comptage à l'ouest du Cameroun, y compris le Bamoun et une portion du Bamiléké, ne modifie pas les pourcentages.

La majorité des Djafoun sont installés depuis au moins 10 ans tandis que chez les Akou, ce n'est qu'une minorité. Les moyennes annuelles de résidence, jusqu'à 10 ans, concernent chaque fois un pourcentage à peu près équivalent de Djafoun. Chaque année, le même nombre d'éleveurs décident de se maintenir sur place. Chez les Akou, les pourcentages de population sont d'autant plus faibles que la durée de résidence se rapproche de 10 ans. Plus la durée de résidence augmente, plus les Akou sont nombreux à se remobiliser. Chez eux, la fixation au site d'hivernage s'effrite avec le temps alors que chez les Djafoun, elle se maintient. La fixation des Akou atteint sa plus grande ampleur à courte durée (1-4 ans) tandis qu'elle amène régulièrement les Djafoun à plus de 10 ans.

La fixation des Mbororo pendant une grande partie de l'année au même campement est donc très inégale d'un groupe à l'autre. De façon logique, le groupe le plus ancien au Bamenda est celui qui change le moins de résidence. Mais l'ancienneté de séjour n'entraîne sans doute pas seule l'attache à un pâturage. L'hivernage à haute altitude, en pâturages très salubres, engage peut-être davantage les Mbororo à retourner chaque année au même campement. Inversement, l'installation à la périphérie d'une aire d'élevage favoriserait les changements de résidence d'une année à l'autre.

Les différences de charges en bétail interviennent aussi. Mais dans quel sens ? De fortes charges peuvent aussi bien engager les éleveurs à ne pas abandonner des pâturages très prisés qu'à les quitter par manque de fourrage. L'encombrement des pâturages par les troupeaux favorise peut-être la fixation des Mbororo dans un premier temps puis la freine par la suite. La légère remobilisation en cours des Djafoun répondrait alors à une inversion de ce type.

De faibles charges devraient convenir à des éleveurs en cours de fixation. En fait, elles semblent plutôt les maintenir dans la mobilité. Les mutations de sites d'hivernage seraient d'autant plus aisées et tentantes que les charges seraient légères.



Photo n° 8 : Petit troupeau collectif appartenant à des cultivateurs au pied des monts Mandara (nord du Cameroun). Sous la garde de jeunes enfants, les bovins parcourent, en saison sèche, les chaumes de sorgho. L'association de l'élevage à l'agriculture est souvent prônée comme un moyen privilégié de développement rural. En fait, l'élevage bovin est souvent conçu par les paysans comme un investissement de disponibilités monétaires. Parfois, il risque de dégrader des aménagements agraires (terrasses, diguettes de rizières) (cliché J. BOUTRAIS).

Même les Mbororo nomades ne sont pas tout le temps mobiles. D'une saison à l'autre, des périodes d'immobilité succèdent à d'autres marquées par des déplacements répétés. En zones soudanienne et guinéenne, ceux-ci se produisent surtout lors de la saison sèche. Dans la plupart des travaux, la sédentarisation des nomades s'applique moins à l'attache à une résidence d'hivernage qu'à une réduction de la mobilité en saison sèche. Sédentarisation équivaut alors à l'arrêt de la transhumance.

L'arrêt de la transhumance

La fixation au site d'hivernage s'opère dans le cadre d'un élevage transhumant. Elle n'entraîne pas de permanence dans l'attache à un point donné de l'espace. Par la transhumance de saison sèche, le Mbororo récupère la disponibilité spatiale des nomades. Même si cette période est brève, elle compte beaucoup dans le calendrier annuel des activités pastorales.

L'arrêt de la transhumance semble introduire une coupure plus radicale. Un choix est effectué une fois pour toutes : le Mbororo ne répond plus aux sollicitations saisonnières d'autres pâturages.

La transhumance mobilisait à la fois des personnes et du bétail. L'arrêt de transhumance au Bamenda sera donc mesurée par le comptage des éleveurs qui ne se déplacent plus puis de ceux qui immobilisent aussi les animaux.



Photo n° 9 : Troupeau mbororo dans les Grassfields (Cameroun de l'ouest) en saison sèche. Beauté et santé des animaux, réussite des techniques d'élevage traditionnelles en milieu d'altitude. L'amélioration de l'élevage extensif devrait d'abord tenir compte de ses résultats zootechniques (cliché J. BOUTRAIS).

Marquant un changement décisif dans les rapports des Mbororo à l'espace pastoral, l'arrêt de la transhumance semble compléter leur fixation au site d'hivernage. Cet arrêt se décompose lui-même en deux stades progressifs dans le sens de la sédentarisation. S'il en est bien ainsi, le nombre de Mbororo parvenus à chaque stade de sédentarisation devrait être moindre que ceux restés à l'étape précédente. Est-ce le cas au Bamenda ?

L'IMMOBILISATION DES ELEVEURS : LES JOODIIBE

Le critère retenu est celui des éleveurs actifs ayant la responsabilité d'un troupeau pour lequel ils sont imposés.

Certes, cette approche minimise le rôle des femmes. Chez les Mbororo, elles possèdent très rarement des troupeaux mais pourtant, leur rôle n'est pas négligeable dans la mobilité pastorale. Elles construisent les abris provisoires en transhumance, écoulent (quand c'est possible) la production laitière et assurent le ravitaillement de la famille. L'arrêt du déplacement de la ou des épouses est souvent significatif : il annonce, à quelques années d'intervalle, celui de l'éleveur.

La moitié des Mbororo (1 600 sur 3 200) du Bamenda ne se sont pas déplacés en transhumance lors de la saison sèche précédant l'enquête. Ce résultat confirme l'ampleur de leur sédentarisation. Mais une grande partie d'entre eux (29 % du total des Mbororo) envoient toujours leurs troupeaux en transhumance : seul le propriétaire de bétail reste en permanence au campement.

Le système pastoral continue apparemment à fonctionner comme auparavant. Cependant, les parcours de transhumance sont raccourcis et leur durée tend à se réduire. La nouveauté tient surtout à la dissociation spatiale qui sépare, pour un temps mais de façon répétée, les éleveurs de leur bétail.

L'immobilisation des seuls éleveurs est devenue une situation habituelle au Bamenda. Elle ne concerne pas les deux groupes mbororo autant l'un que l'autre.

TABLEAU 6

Immobilisation en saison sèche des Mbororo en 1975

	Éleveurs enquêtés	pourcentage d'éleveurs immobiles
Djafoun	2.200	34
Akou	1.050	17

La stabilisation des éleveurs à cette époque de l'année est encore deux fois plus fréquente chez les Djafoun que chez les Akou. Cependant, ces résultats sont globaux. Ils recouvrent de fortes divergences locales ou lignagères. Dans certains lignages djafoun, l'immobilisation touche plus de la moitié des éleveurs. Des Akou, notamment vers Nkambé, ne se déplacent pas plus en transhumance que la moyenne des Djafoun. Plus de la moitié des Mbororo de certains plateaux ne se déplacent plus. Ce ne sont pas toujours ceux qui habitent les plateaux les plus élevés.

Malgré ces particularités, l'écart des moyennes par groupe rend compte de la dualité des comportements mbororo. L'opposition entre Djafoun et Akou dans leurs rapports à l'espace en hivernage se prolonge ainsi en saison sèche.

L'IMMOBILISATION DES TROUPEAUX

L'arrêt de transhumance d'un éleveur nécessite seulement le maintien sur place de quelques vaches laitières. Son ou ses troupeaux continuent à se déplacer sous la conduite d'un jeune frère, d'un fils ou d'un berger salarié. L'éleveur lui-même ne s'enferme pas complètement dans un espace restreint. Sans y participer directement, il décide encore des déplacements du bétail. Par son expérience antérieure, il connaît bien les lieux de transhumance. Il se tient informé du bétail et il se rend de temps à autre auprès des bergers. L'opposition n'est pas tout à fait totale entre fixité de l'éleveur et mobilité saisonnière du plus gros du cheptel.

Par contre, lorsque le troupeau lui-même ne quitte plus le pâturage d'hivernage, cette forme d'ouverture à l'espace cesse. L'immobilisation devient complète. Cette situation marquerait l'achèvement de la sédentarisation des Mbororo.

Les troupeaux sédentaires sont dénombrés par rapport au nombre d'éleveurs. Il serait peut-être plus logique de les compter par rapport aux troupeaux transhumants. L'ampleur de la sédentarisation serait alors réduite : au Bamenda, beaucoup d'éleveurs sont, en effet, propriétaires de plusieurs troupeaux qui transhument. Mais les pourcentages de troupeaux sédentaires par rapport au total des éleveurs permettent des comparaisons avec l'étape précédente.

L'immobilisation à la fois des éleveurs et des troupeaux est moins fréquente que

celle des éleveurs seuls : 21 % contre 29 % des Mbororo. Surtout, elle affecte de manière très surprenante les deux groupes mbororo.

TABLEAU 7

Immobilisation des éleveurs et des troupeaux en saison sèche

Djafoun	17 %
Akou	28 %

Alors qu'on s'attendrait à ce que la stabilité complète soit plus développée chez les Djafoun, c'est le contraire qui se produit. Mais ces données ne s'appliquent qu'à l'année précédant l'enquête. Si l'arrêt de transhumer était mesuré sur une durée de 5 ou de 10 ans, le classement des deux groupes serait peut-être différent.

La conduite des troupeaux en saison sèche relève aussi d'autres déterminants que l'appartenance des Mbororo à l'un des deux groupes : par exemple, des différences dans la nature et la localisation des pâturages, des inégalités de charges en bétail. De fait, les Djafoun chargent beaucoup plus leurs pâturages d'hivernage que ne semblent le faire les Akou². Dès lors, le recours à la transhumance du bétail s'imposerait davantage aux Djafoun. Pourtant, la localisation des Akou en hivernage devrait favoriser le déplacement saisonnier de leurs troupeaux : ils se trouvent à la périphérie de l'aire d'élevage, donc peu éloignés des zones de transhumance situées en contrebas des plateaux.

Devant l'ambivalence des facteurs et des freins à la transhumance, on s'en tiendra à une simple constatation. Les Mbororo du Bamenda les plus nombreux à se fixer au campement d'hivernage ne sont pas ceux qui immobilisent leurs troupeaux d'un bout de l'année à l'autre. Une telle contradiction apparente exige quelques éclaircissements.

Le processus de sédentarisation : laawol joodugo

Il est devenu habituel de discerner dans la sédentarisation plusieurs phases transitoires, presque toujours les mêmes. Une classification récente des Peul de la zone semi-humide du Nigeria, donc proches de ceux du Bamenda, distingue une nouvelle fois ces stades³.

Les « fully mobile pastoralists » pratiquent la « transhumance », entendue dans son acception anglo-saxonne : des déplacements réguliers de va-et-vient, une mobilité constante. En fait, ce sont déjà des semi-nomades plutôt que des nomades.

Les « less mobile pastoralists » établissent un campement d'attache où les anciens se reposent avec quelques vaches laitières tandis que la plupart des membres de la famille partent en saison sèche et reviennent en saison des pluies. C'est déjà une forme de transhumance, dans le sens français du terme.

Les « semi-settled pastoralists » mènent de front agriculture et élevage ; ils écourtent leurs déplacements de saison sèche.

2. L'incertitude à propos des Akou tient à une mauvaise connaissance de leurs effectifs de bovins.

3. I.L.C.A., 1979, *Livestock production in the subhumid zone of West Africa ; a regional review*. 184 p.

Enfin, les « fully settled Fulani » ne déplacent plus leurs animaux et accordent une grande place aux travaux agricoles. Ce sont les vrais sédentaires.

Dès la seconde phase une évolution serait irréversible⁴. Rappelons pourtant que Lucien FEBVRE prévenait déjà contre de tels tableaux ou raccourcis synthétiques qui ne reflètent pas la réalité et « vident la géographie de toute substance »⁵.

L'analyse numérique de différentes formes de sédentarité au Bamenda démontre que les Mbororo ne se moulent pas dans ce schéma classique d'évolution des nomades. Si beaucoup d'entre eux réduisent progressivement leur mobilité, ils ne suivent pas complètement ce canevas ; d'autres l'entament à rebours. Contrairement au modèle, l'abandon de la transhumance ne peut être considéré comme l'indicateur final de la sédentarisation.

De façon paradoxale, l'immobilité des éleveurs et des troupeaux, relevée lors d'une année, est plus fréquente dans le groupe qui permute le plus souvent de site d'hivernage. Tout se passe comme si cette immobilité n'était que provisoire. Un changement de campement la rompt avant un délai de 5 ans. Elle est peut-être trop radicale pour se prolonger plusieurs années de suite.

Les anciens nomades du Bamenda ne suivent pas une évolution uniforme les amenant à la sédentarité par une mobilité amoindrie et régularisée, puis une transhumance de plus en plus écourtée et, enfin, une immobilisation complète. Certains abandonnent tout de suite les déplacements saisonniers mais restent mobiles à plus long terme. D'autres ralentissent leur mobilité à long terme mais maintiennent la transhumance. Mieux, c'est le recours à la transhumance qui leur permet de s'ancrer à leur site d'hivernage. Au Bamenda, une transhumance régulière, marquée par le retour pendulaire aux mêmes pâturages saisonniers, précède fréquemment la fixation en hivernage.

L'arrêt de transhumer des propriétaires de bétail suit une fréquence moindre mais convergente avec la fixation en hivernage. Les deux situations se succèdent probablement. La sédentarisation consisterait alors, pour la plupart des Mbororo, en un ancrage à un site d'hivernage, allant de pair avec des déplacements de presque tous les membres de la famille avec le bétail. Ensuite, le propriétaire du troupeau reste à demeure tout au long de l'année et délègue la conduite des animaux.

Ces deux situations ne définissent pas deux systèmes d'élevage différents dans leurs fondements. La scission saisonnière entre population et cheptel ne concerne d'abord qu'une minorité d'anciens avant de s'élargir à la majorité des membres de chaque famille. A ce stade, les Mbororo ne parlent plus seulement des *siutoobe* : ceux qui se reposent, les anciens qui ne peuvent plus se déplacer avec les animaux, c'est-à-dire une minorité, mais aussi des *joodiibe* : ceux qui restent, qui pourraient partir en transhumance mais qui préfèrent rester au campement d'hivernage. Leur importance relative dans la population, leur moyenne d'âge caractérisent une série de situations intermédiaires. Mais le système d'élevage reste toujours un élevage transhumant.

Dans tous les cas, l'évolution débouche assez peu sur l'immobilisation du plus gros du cheptel. Le maintien des déplacements saisonniers des troupeaux est très net chez les Mbororo les plus anciennement installés au Bamenda.

4. " This pattern is an intermediate stage leading to full sedentarization. Once settled, it seems that groups seldom revert to transhumance... " p. 67.

5. FEBVRE (L.), réédition, 1970, *La terre et l'évolution humaine*. A. MICHEL, p. 308.

Contrairement à la classification habituelle, l'élevage transhumant ne représente pas une transition entre le nomadisme et ce qui serait une sédentarité achevée. C'est un système d'élevage parfaitement adapté aux régions tropicales à alternance saisonnière très marquée. En chargeant très fort les pâturages d'attache lors de la saison la plus favorable puis en les délestent ensuite de la plus grosse partie du cheptel, il respecte les variations saisonnières des capacités de charge. Plutôt qu'une phase transitoire dans une série évolutive de systèmes d'élevage, c'est une situation et une solution technique très stables.

L'immobilisation complète des éleveurs et de leur bétail relèverait d'autres logiques. Les unes sont dominées par des intérêts agricoles, les autres s'intègrent, de façon inattendue, dans une instabilité à long terme des éleveurs.

*

Du coup, les opérations de développement de l'élevage basées sur l'abandon de la transhumance se trouvent en porte-à-faux. Elles ne s'intègrent pas dans un processus continu qui serait spontané et qu'il suffirait de pousser à son terme. L'abandon définitif de la transhumance implique un changement radical de techniques d'élevage simples et qui ont fait leurs preuves. Bien peu d'éleveurs sont prêts et capables d'accomplir ce changement.

L'embarras des autorités face à un projet de développement dans l'Adamaoua, basé sur l'arrêt de la transhumance, reflète bien l'inadéquation de cette mesure. Elles ont posé aux initiateurs du projet la question : « Est-ce que les dispositions prises pour l'élevage en saison sèche par le biais de mesures préventives contre le feu, de meilleures zones de pâture et d'une rotation des pâturages pousseraient les éleveurs à abandonner la transhumance ? »⁶. Nous n'avons pas connaissance de la réponse. Il est douteux qu'elle ait pu être résolument affirmative.

FACTEURS ET LIMITES DE LA SÉDENTARISATION

Le rapport déjà cité de l'I.L.C.A., organisme international spécialisé dans les problèmes de l'élevage en Afrique, avoue que l'on discerne encore assez mal quels facteurs conduisent à la sédentarisation des nomades⁷. Il énumère plusieurs incitations possibles : événements politiques ou religieux, pertes de bétail par épizootie ou sécheresse, réduction de pâturages par l'emprise des cultivateurs, besoins nouveaux de consommation. Seule la première a été jusqu'ici clairement démontrée par une approche de type historique dans le nord-est du Nigeria⁸.

Dans le cas des plateaux à l'ouest du Cameroun, le rôle de données géographiques très particulières semble évident. Cette région d'élevage se prête mieux qu'aucune autre du pays à la sédentarisation des nomades.

6. CHISHOLM Ltd., *ss date*, *Projet d'aménagement de la vallée du Faro ; annexe 19 : Commentaires du gouvernement sur le projet*.

7. I.L.C.A., 1979, p. 28.

8. STENNING (D.J.), 1959, *Savannah nomads*, 253 p.

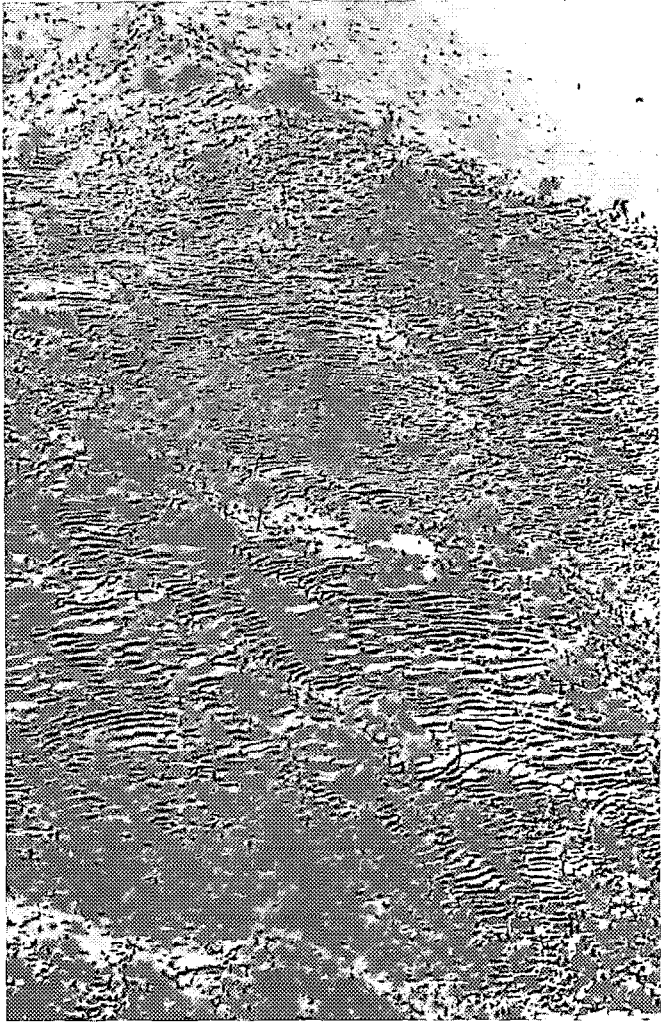


Photo n° 10 : Retombée des monts Mandara (massif Podokwo) vers la plaine de Mora (nord du Cameroun) : un aménagement intégral d'un milieu difficile, une occupation dense de sols classés infertiles. Au lieu de vider les montagnes, comment le développement rural pourrait-il conserver l'acquis de plusieurs générations « d'aménageurs » ? (cliché J. BOU-TRAIS).

Des incitations géographiques

Le Bamenda tire son originalité pastorale de deux facteurs dont les effets se conjuguent : un climat très humide et un relief de plateaux élevés. Lequel a favorisé la stabilisation des Mbororo ?

On serait tenté d'affirmer que le facteur climatique est primordial : plus la saison des pluies s'allonge, plus l'immobilisation des éleveurs et de leurs troupeaux se



Photo n° 11 : Paysanne mafa des monts Mandara (nord du Cameroun) procédant au premier sarclage et au démarrage du mil. L'agricultrice, une laissée pour compte de nombreux projets de développement rural... (cliché J. BOUTRAIS).

prolonge dans l'année. En fait, une saison sèche, même limitée à 3 mois, déclenche des déplacements saisonniers analogues, dans leur mécanisme, à ceux de la zone soudanienne⁹. Se déroulant à moindre amplitude, ils n'en marquent pas moins une coupure dans la vie pastorale. De nouveaux rapports s'instaurent avec l'espace. Un transfert soudain du cheptel et des éleveurs se produit à la fois dans l'espace et en altitude.

⁹ BOUTRAIS (J.), 1978, *Étude d'une zone de transhumance : la plaine de Ndop (Cameroun)*. In : *Deux études sur l'élevage en zone tropicale humide*. ORSTOM.

D'autre part, la longue saison des pluies arrête les déplacements mais elle n'implique pas forcément que les éleveurs reviennent hiverner au même endroit d'une année à l'autre. Ce serait plutôt le contraire : la prolifération des tiques, les parasites intestinaux se propageant grâce à l'humidité contraignent les éleveurs à changer régulièrement de sites d'hivernage.

*

Plus que le climat humide, l'altitude offre des avantages pastoraux qui inclinent les éleveurs à se fixer. A cet égard, un seuil altitudinal semble décisif, celui des 1 500 mètres. La majorité des Djafoun fixés depuis au moins 10 ans au Bamenda hivernent ainsi au-dessus de 1 500 mètres, sauf à Oku et aux Bambouto.

Par le refroidissement des températures qu'elle entraîne, une altitude supérieure à 1 500 mètres introduit quelques changements pour l'élevage, par exemple la disparition des tiques. C'est un phénomène apparemment mineur mais qui, en fait, commande en grande partie le comportement des éleveurs dans l'espace.

De plus, les savanes arbustives des étages inférieurs laissent la place à des savanes herbeuses ouvertes, à *Sporobolus africanus*. Cette petite graminée envahissante, habituellement décrite par les agrostologues, présente au moins l'avantage de remplacer les grandes graminées éliminées par la pâture et de ne pas laisser le sol à nu. Ses touffes bien enracinées résistent à la pâture et limitent l'érosion en couvrant le sol en saison des pluies. En absence de destruction des pâturages, les éleveurs peuvent se fixer pour de longues durées au même endroit. Mais la limitation de l'érosion tient aussi à la rareté des pentes fortes, à la prédominance de reliefs tabulaires.

Pourtant, les particularités des pâturages d'altitude n'engagent pas toujours les éleveurs à s'y établir en permanence. Les pâturages culminants, vers 2 500 mètres, recouvrent des dalles de trachytes, basaltes peu friables sur lesquels ne se développent que des sols très minces. En saison sèche, les fourrages s'assèchent vite et surtout, les points d'eau tarissent. La plupart des Mbororo des monts Bambouto et Oku, les plus élevés, sont contraints de recourir à la transhumance.

A forte altitude, la sédentarité ne peut être complète. Entre les pâturages inférieurs, infestés de tiques et l'étage subalpin, il existe peut-être une tranche d'altitude qui combine tous les avantages pastoraux et permet une fixation en permanence des éleveurs, à condition que les charges en bétail ne soient pas trop fortes.

*

Une autre donnée géographique, à plus petite échelle, n'est pas sans incidence sur la sédentarisation des Mbororo du Bamenda : la situation de la région en pleine zone guinéenne, l'ouest et le sud des plateaux étant bordés de forêts denses. Il en résulte une restriction des secteurs possibles de transhumance à un seul palier de relief, vers 1 000-1 200 mètres. Or, ce palier ne frange pas tout le pourtour des hauts plateaux. Parfois ses pâturages sont en cours de conversion en sites d'hivernage par les Akou.

Les Djafoun des hauts plateaux perdent ainsi progressivement leurs secteurs habituels de transhumance tandis que les Akou s'installent sur des pâturages qui ne disposent pas de dégagement en saison sèche. Ce blocage géographique des deux

groupes contraint beaucoup d'éleveurs à suspendre leurs déplacements saisonniers. Toutefois, il n'est absolu que vers le bassin de Mamfé au sud-ouest, aux forêts impénétrables. Ailleurs, les Mbororo savent progressivement ouvrir des pâturages de moins en moins élevés, pour les besoins de leurs troupeaux en saison sèche.

Des contradictions entre Mbororo dans l'occupation des plateaux remettent en cause le système de l'élevage transhumant et peuvent ainsi engendrer des immobilités à contre-cœur. Mais ces situations sont mal supportées et la sédentarité n'est alors qu'un pis-aller.

Plus que des causes, les avantages géographiques de la région sont des incitations plus ou moins fortes pour que les Mbororo s'y stabilisent. Elles ne déterminent pas cette stabilisation ; elles la facilitent seulement.

Une politique de sédentarisation

Il est curieux que l'étude citée précédemment ne mentionne pas le rôle des administrations modernes dans la sédentarisation des nomades. Alors que les administrations pré-coloniales n'intervenaient que par intermittences auprès des nomades, les appareils administratifs modernes ont élaboré des politiques souvent rigides et ambiguës pour les fixer à tout prix.

Comme les Français en Adamaoua, les Anglais se sont efforcés de sédentariser les Mbororo au Bamenda mais avec plus de succès. Ils se sont dotés d'une législation pastorale et surtout, ils se sont efforcés d'améliorer les pâturages, une démarche indispensable pour favoriser la stabilité des troupeaux.

L'arsenal juridique mis en place a compris plusieurs lois et règlements qui n'ont pas toujours avantagé les Mbororo, contraints de respecter des règles strictes d'exploitation des pâturages.

Un plan de sédentarisation et de développement de l'élevage est élaboré dès les premières années 40. Le cheptel augmente rapidement et des conflits surviennent avec les cultivateurs. Le plan se traduit par une démarcation partielle des pâturages et des cultures.

Mais des administrateurs estiment que ce plan offre une part trop belle aux Mbororo et qu'il défavorise les Natives. Selon eux, il convient de contrôler sévèrement et de limiter le cheptel afin de réduire la surcharge des pâturages, seul moyen d'enrayer les conflits avec les Natives. Cette prise de position, appuyée par un anthropologue, aboutit à l'institution de « Grazing Rules », des règlements de pâturage, en 1947. Ils accordent aux Native Authorities le pouvoir de fixer les effectifs maximum de cheptel qu'elles acceptent dans leur territoire.

Cette décision est compensée par l'octroi de « Grazing Permits », des permis de pâturage, aux Mbororo qui se fixent à leur campement d'hivernage. Ce n'est pas un titre foncier mais une assurance de pouvoir jouir paisiblement des pâturages.

Cette législation pastorale a joué un grand rôle dans la stabilisation des *ardo* d'abord, puis d'autres familles, de proche en proche.

Les années d'accès à l'indépendance ayant donné lieu à des excès, le Cameroun Occidental reprend à son compte par une loi les règlements de la période coloniale et remet en place une procédure de délimitation des pâturages. De même, la transhumance est organisée : affectation des pâturages de saison sèche par *ardo*, décision des dates de départ et de retour des troupeaux.

Dans le cadre des principes hérités de l'administration anglaise, des fonctionnaires centraux et de nombreux délégués locaux assurent alors l'application de la législation pastorale.

Cette tâche difficile revient à des « Cattle Control Officers », officiers de contrôle du bétail nommés à partir de 1948. Localement, les éleveurs sont surveillés par des « Cattle Committees » institués par chaque Native Authority. Cette organisation spécifique et contraignante fonctionne encore en 1975 mais les décisions d'expulser des éleveurs pour alléger des pâturages ne sont plus prises à partir des années soixante.

Un accompagnement « technique » permet aux Mbororo de se plier sans trop de mauvaise grâce aux règlements qui visent à les fixer.

La police et la protection des pâturages sont complétés par l'introduction de nouvelles graminées et de légumineuses. De tous les essais entrepris, un seul réussit mais au-delà de toutes les prévisions : le « Kikuyu grass », *Pennisetum clandestinum*, qui s'est répandu maintenant dans tous les hauts plateaux, surtout aux abords des campements. La prolifération de cette graminée, son meilleur état au cours de la saison sèche, ont facilité le maintien sur place d'un grand nombre d'animaux.

*

Grâce à toutes ces initiatives, la fixation des Mbororo du Bamenda était bien engagée avant les années soixante. Mais une série d'événements l'ont partiellement remise en cause. D'abord l'insécurité, réelle ou redoutée par des éleveurs qui se sentaient jusque-là « protégés » par l'administration coloniale de l'hostilité des Natives.

Les années de l'Indépendance furent une période de troubles violents ou latents dans la région. La séparation du Cameroun Occidental du Nigeria inquiéta des Mbororo, surtout des Akou qui, à l'exemple de Haoussa, repartirent au Nigeria. Le Bamenda subit les répercussions de la révolte bamiléké. Les monts Bambouto servirent de dernier bastion aux maquisards. Les Mbororo y perdirent du bétail ; certains furent massacrés. Afin de soustraire le cheptel aux maquisards, les éleveurs furent expulsés des Bambouto à plusieurs reprises. La dernière ouverture officielle des pâturages n'y date que de 1972.

A l'inquiétude politique se sont ajoutées de multiples expulsions d'éleveurs que ceux-ci ont interprétées comme des mesures vexatoires.

Les dérogations admises aux limites entre cultures et pâturages profitent toujours aux cultivateurs qui demandent à étendre leurs terrains. Les innovations agricoles : culture motorisée et attelée, installation de jeunes agriculteurs, diffusion de la caféiculture se font presque toujours sur d'anciens pâturages. Certes, ces initiatives sont locales mais de plus en plus fréquentes. Chaque fois, elles ne touchent que quelques éleveurs. Par contre, de grandes réalisations récentes ont nécessité l'expulsion de nombreux Mbororo. Citons une grande plantation de thé à Ndu, un centre agricole à Wum, un grand ranch d'élevage à Dumbo. L'ennoyage de la plaine de Ndop a privé les Mbororo de leur seule zone de transhumance de bonne qualité. Là convergeaient en saison sèche de multiples trajets de transhumance.

Les innovations modernes dans la région se font très souvent aux dépens des Mbororo. Aucune compensation, aucune alternative ne leur sont offertes, si ce n'est celle de s'en aller.

Les Mbororo du Bamenda sont sensibles aux incertitudes actuelles de leur statut : les Natives contestent leur appartenance à la région et même au Cameroun. Les

opérations de développement rural, qui se multiplient, sont conduites sans intégrer les Mbororo ou à leurs dépens. Finalement, leur insertion dans la région tend à être sérieusement remise en cause. Ce contexte défavorable explique aussi que leur fixation en hivernage soit moindre actuellement qu'elle ne l'était il y a une décennie.

LES INCIDENCES DE LA SÉDENTARITÉ

Elles concernent directement le cheptel et sa gestion mais elles touchent aussi la population des éleveurs et, de manière plus insidieuse, elles ébranlent les fondements mêmes de la société pastorale.

Le cheptel

Le passage d'un élevage nomade à un élevage transhumant est marqué par l'emprunt des techniques d'élevage pratiquées par les Foulbé villageois, par exemple ceux de l'Adamaoua. Le rapprochement se manifeste dans l'organisation des unités de bétail et même dans la race des bovins.

La gestion du cheptel par la plupart des Mbororo du Bamenda s'est alignée sur le modèle classique des éleveurs transhumants. Les unités famille-troupeau ne se maintiennent plus jointives en permanence. Elles passent par des séparations suivies de réunions, conférant à la vie pastorale un rythme cyclique.

Lors du départ en transhumance, une division se produit au sein de chaque famille : des personnes restent sur place tandis que d'autres suivent le bétail. A cette scission saisonnière de la cellule familiale correspond un partage du cheptel. Quelques vaches laitières sont maintenues près du campement afin de subvenir aux besoins des personnes sur place : ce sont les *soureeji*. Les *horeeji* (l'équivalent des *dilaaji* des Foulbé) qui constituent la majeure partie du troupeau, partent en transhumance.

Cette nouvelle répartition saisonnière des animaux suppose que les effectifs de l'éleveur soient assez nombreux pour être scindés. Au Bamenda, il faut posséder au moins 30 têtes imposables.

Quand le nombre de personnes restant au campement d'hivernage augmente, celui des *soureeji* le fait aussi. C'est surtout le cas lorsque le propriétaire du troupeau décide de ne plus l'accompagner en transhumance. S'il engage pour cela un berger salarié, il doit disposer d'au moins 80 bêtes imposables.

Dans l'élevage transhumant, l'effectif de bétail devient donc un critère important. En dessous d'un minimum, toute la famille doit se déplacer avec le troupeau en saison sèche ou bien l'un et l'autre s'immobilisent.

En fait, là aussi, le « choix » entre les deux termes de l'alternative dépend largement de l'effectif du troupeau familial. Quand les animaux ne sont pas assez nombreux pour assurer un minimum de subsistance, l'éleveur s'engage comme berger ou s'adonne à des travaux agricoles. Au-dessus de ce seuil de subsistance, il nomadise avec sa famille. Les Mbororo estiment, en effet, que la mobilité de la famille et du troupeau est le meilleur moyen d'accroître rapidement le nombre des animaux.

L'élevage transhumant convient surtout à un cheptel familial d'une certaine taille. Chaque Mbororo du Bamenda s'efforce d'atteindre l'effectif requis. Il acquiert alors une sécurité économique et un prestige indéniables.



Photo n° 12 : Greniers au centre d'une habitation kapsiki (nord du Cameroun). La sécurité alimentaire, une exigence a priori de tout développement rural (cliché J. BOUTRAIS).

Par évolution du système d'élevage transhumant, les animaux du type *soureeji* deviennent de plus en plus nombreux. Mais la race bovine des Mbororo est peu adaptée à jouer ce rôle : elle supporte assez mal les restrictions alimentaires imposées par des pâturages déjà exploités pendant l'hivernage précédent. Le mauvais état du bétail mbororo en saison sèche, s'il ne transhume pas, empêche de nouvelles personnes de s'installer en permanence au site d'hivernage.

Pour surmonter cet handicap, les Mbororo du Bamenda, notamment les Djafoun, adoptent la race bovine des Foulbé de l'Adamaoua, le *goudaali*, ou pratiquent des croisements avec cette race. Le *goudaali* supporte beaucoup mieux une alimentation moins abondante mais il souffre de longs déplacements : c'est l'animal idéal des sédentaires ou des petits transhumants.

Bien que des Foulbé sédentaires ne coexistent pas avec les Mbororo au Bamenda, ces derniers ont réussi à se procurer leur race bovine. L'adoption des *goudaali* y est déjà ancienne et elle progresse rapidement. Elle est allée de pair et elle a permis le développement de l'élevage transhumant, surtout dans sa forme finale absentéiste. Des *goudaali* ou des animaux issus de croisements constituent maintenant la plupart des troupeaux de *soureeji*.

En même temps qu'ils remaniaient l'organisation de leurs troupeaux à mesure qu'ils s'engageaient dans l'élevage transhumant, les Mbororo ont opéré une mutation en profondeur et une diversification de leur stock bovin.

Les rapports entre éleveurs et cheptel

Ils s'expriment de manière quotidienne dans la garde des animaux. La nouvelle gestion du cheptel dans l'élevage transhumant entraîne une modification du gardien-

nage. De plus, dans ce système, l'élevage n'est plus toujours la seule ressource. Il en résulte de nouveaux rapports numériques entre population pastorale et effectif de cheptel.

Dans sa formule la plus courante, l'élevage transhumant permet de confier l'essentiel du cheptel aux personnes les plus capables de le conduire. Les vieux et les enfants restent au campement d'hivernage. Une fois dégagés de ces personnes à charge, les jeunes et les adultes peuvent se déplacer librement. Les troupeaux acquièrent alors une grande mobilité et une disponibilité à l'espace. Ceux qui les accompagnent s'efforcent de tirer parti des occasions de pâture inattendues, même éloignées, qui se présentent à cette période difficile de l'année.

Mais l'installation des anciens, les *ndotti'en*, tend à se produire à un âge de plus en plus tôt chez les Djafoun du Bamenda. Des enfants qui deviennent trop nombreux ou le mariage de l'éleveur lui-même fournissent une occasion, à la limite un prétexte, pour s'arrêter de transhumer.

La garde des troupeaux transhumants est de plus en plus confiée à des adolescents inexpérimentés et irresponsables, laissés seuls en brousse, ou à des bergers salariés. Les propriétaires admettent de plus en plus précocement la séparation d'avec leur bétail. Ils abandonnent en partie leur responsabilité dans la conduite du cheptel.

Cette évolution de l'élevage transhumant se traduit par une dégradation du gardiennage en saison sèche. Les Mbororo sont conscients de cette situation sans être prêts pour autant à y remédier : ils se contentent d'accuser les bergers.

Les problèmes de gardiennage ne sont pas aussi aigus pour les deux groupes mbororo. Le comptage des bergers fournit un critère simple de l'évolution des rapports entre les Mbororo et leur bétail. Le pourcentage des bergers par rapport à la population d'éleveurs varie de 5 % dans les arrondissements à majorité d'Akou, à 22 % dans ceux à majorité de Djafoun¹⁰. Un tel pourcentage chez les Djafoun autorise à parler d'une crise du gardiennage par les éleveurs eux-mêmes. Elle va de pair avec leur sédentarité plus affirmée que chez les Akou.

*

La fixation au campement d'hivernage et surtout l'arrêt de transhumer engagent l'éleveur à pratiquer quelques cultures. L'activité agricole complète ses ressources mais perturbe l'équilibre entre la taille des familles et l'effectif du cheptel.

Chez les nomades, éleveurs purs, la fréquence des mariages est largement commandée par l'importance du troupeau : les possibilités de ravitaillement en lait et de troc contre des céréales, les perspectives d'héritage des fils à naître comptent beaucoup dans la décision de prendre une nouvelle épouse. Cette relation est remise en cause par l'ouverture d'un champ.

La rupture de l'équilibre famille-cheptel est plus ou moins accusée et selon que l'éleveur recrute et rémunère une main-d'œuvre salariée pour ses travaux agricoles ou qu'il les assume lui-même. De ce point de vue, elle est peut-être moindre chez les

¹⁰. Ces chiffres proviennent des tableaux de la population active du recensement de 1976. Leur fiabilité est très incertaine pour les éleveurs et surtout pour les bergers.

Djafoun que chez les Akou. Les moyennes de cheptel par rapport à la taille des familles sont indiquées dans le tableau suivant :

TABLEAU 8

Éventail des effectifs de bétail de différents ménages d'Akou du Bamenda¹¹

	monogame	2 épouses	3 épouses
éleveurs purs	15 à 70 bovins	55-85	> 100 bovins imposés
éleveurs-agriculteurs	5-30	30-75	> 45

Malgré le large éventail de cheptel par type de famille, l'adjonction de ressources agricoles abaisse nettement l'effectif de bovins qui lui correspond. La polygamie s'élargit (en moyenne, d'une épouse par effectif équivalent de bovins), donc le nombre d'enfants par famille¹². A la génération suivante, le rapport cheptel-population risque d'être encore plus perturbé.

D'un autre côté, la sédentarisation complète et l'ouverture d'un champ est la seule possibilité offerte aux éleveurs les plus pauvres pour fonder un foyer. Dans cette société pastorale, les bergers sont déconsidérés et éprouvent beaucoup de mal à trouver une épouse.

Mutations sociales

La rupture de l'équilibre famille-troupeau laisse pressentir que la sédentarisation affecte la structure de la famille mbororo. Parmi ses membres, les hommes semblent tirer profit de l'évolution tandis que les femmes et les jeunes voient leur situation se dégrader. Mais les conséquences sociales de la sédentarisation ne se limitent pas au cadre familial. Les Mbororo deviennent enserrés dans un réseau de pressions et d'encadrement, d'ordre à la fois politique et religieux.

Contrairement aux Foulbé villageois, les Mbororo nomades se caractérisent par un faible taux de polygamie. A mesure que ceux du Bamenda se sédentarisent, ce taux augmente.

11. Ces chiffres proviennent de l'enquête de terrain et des listes d'imposition. Les données de ces dernières sont certainement inférieures à la réalité. Mais les chiffres bruts importent moins en eux-mêmes que leurs variations d'une catégorie d'éleveurs à l'autre.

12. A moins d'une restriction volontaire des naissances.

TABLEAU 9
Taux de polygamie de différents types d'éleveurs

	Mbororo du Bamenda ¹³		Foulbé de l'Adamaoua ¹⁴
	Akou	Djafoun	
taux de polygamie (nombre de femmes pour 100 hommes mariés)	131	141	146

Les Djafoun du Bamenda se situent entre les Akou et les Foulbé de l'Adamaoua qui illustrent la situation d'éleveurs sédentaires.

L'écart entre Djafoun et Akou provient de la constitution de grandes familles polygames chez les premiers, un phénomène nouveau pour les Mbororo. Les familles qui comprennent de 3 à 10 personnes représentent 84 % de la population akou mais seulement 64 % de celle des Djafoun chez qui les familles plus grandes deviennent fréquentes.

A mesure que les Mbororo du Bamenda s'engagent davantage dans la sédentarisation, la population qui réside en permanence au campement augmente : vieillards, femmes et enfants puis hommes adultes. En même temps, la polygamie tend à s'accroître. Pour ces deux raisons, le nombre des personnes totalement ou partiellement inactives augmente.

Devant la lourdeur de ces charges familiales, seuls certains éleveurs bien pourvus en bétail peuvent se permettre de ne plus transhumer. Les autres se convertissent partiellement à l'agriculture, une solution qui n'est pas toujours rentable si les travaux sont confiés à des femmes natives. L'arrêt de transhumer est souvent le fait des éleveurs les plus riches. Du point de vue social, la sédentarisation n'est pas neutre ; elle cristallise des inégalités qui restent latentes chez les nomades¹⁵.

*
**

Chez les nomades, la femme ne possède au plus que quelques vaches mais elle participe activement à l'économie familiale. Elle pourvoit largement à la subsistance de la famille par la vente de lait ; elle construit les huttes des campements.

Chaque phase de stabilisation est marquée par une évolution de l'habitat. Les huttes rondes végétales font place à des cases à murs en terre et à charpente rigide. Leur construction échappe à la compétence des femmes. Les Mbororo s'en remettent à des constructeurs, souvent des Natives. La femme perd une de ses attributions. En même

13. D'après l'enquête de terrain.

14. D'après PODLEWSKI (A.M.), 1971, *La dynamique des principales populations du Nord-Cameroun*, p. 110.

15. Une sélection comparable des éleveurs en cours de sédentarisation a déjà été signalée à propos des Mbororo du plateau de Jos au Nigeria (STENNING, 1959, p. 8).

temps, le campement n'est plus tout à fait son domaine réservé ; les hommes y sont souvent présents dans la journée.

Etant les premières, après les anciens, à s'installer en permanence au site d'hivernage, les femmes vivent maintenant à l'écart du gros du troupeau. Elles ne pratiquent plus la traite que pour les besoins de leurs proches. Les femmes djafoun du Bamenda ne vendent plus de lait auprès des non-éleveurs. Elles ne participent plus à l'économie familiale.

De ces deux points de vue, les femmes tendent à être marginalisées par la sédentarisation.

*
**

Le maintien de l'intégrité du cheptel dans la lignée masculine commande le fonctionnement de la société des Mbororo nomades. Il rend compte, par exemple, des mariages préférentiels, de la mise à l'écart des femmes de la propriété du cheptel. Les rapports entre générations et le mode d'héritage des animaux s'adaptent également à cet objectif primordial. Ainsi, les risques de conflits entre générations sont-ils désamorcés par l'intéressement des jeunes au devenir du troupeau. Des modalités d'héritages différents du droit islamique attribuent aux jeunes une portion croissante du cheptel dès le vivant de leur père.

Les incidences de la stabilisation des Mbororo entravent, à leur tour, la transmission progressive du cheptel d'une génération à l'autre.

D'un côté, par un élargissement de la polygamie et par une succession de mariages, les adultes doivent faire face plus longtemps à des charges familiales. Ils ne sont pas pressés de transmettre une portion du troupeau à leurs fils aînés qui, pourtant, y ont droit. La rupture de l'équilibre entre la taille de la famille et l'effectif du troupeau donne moins de chance à chaque héritier d'acquérir rapidement une autonomie d'éleveur. Les jeunes sont lésés.

D'un autre côté, les enfants des Mbororo sédentarisés ne grandissent plus dans la familiarité quotidienne du bétail. Ils n'apprennent plus à le respecter ni à l'aimer. Au contraire, ils nouent des contacts avec les Natives qui méprisent l'activité pastorale. Les jeunes Djafoun du Bamenda se détachent de la cause pastorale. Ils cèdent au prestige des signes de la modernité : vêtements en tergal, chaussures à la mode, boissons alcoolisées, transistors, voiture.

Après une jeunesse oisive et sédentaire, l'adolescent Mbororo reçoit brutalement la charge de conduire un troupeau transhumant. Il est mal préparé pour assumer cette responsabilité. Il est souvent mal encadré puisque les adultes ne lui rendent visite que de temps en temps. Il réagit à la solitude des lieux de saison sèche, à la sévérité de sa tâche non rétribuée, en négligeant les soins et en vendant des animaux aux marchands qui circulent de campement en campement. Les jeunes qui héritent rapidement d'un troupeau agissent souvent de la même manière.

A mesure que de nouveaux jeunes accèdent à la responsabilité du cheptel, les dilapidations s'aggravent. Les anciens réagissent vivement à ce comportement. Dans les cas les plus graves, ils confisquent purement et simplement les animaux déjà octroyés à leur fils. Souvent, ils en retardent l'attribution au mariage de l'adolescent et même à la naissance d'enfants car, disent-ils, « *o walaa hakiilo* », il n'a pas de raison, de bon sens. Une confiscation ou une retenue délibérée d'animaux entraîne souvent le départ du jeune, confondu par la honte, *semteende*, d'être puni publiquement.

Les conflits de générations sont ressentis comme une nouveauté par les Djafoun du Bamenda. Cela tient, au fond, à ce que le code social, fondé sur la continuité du cheptel, n'est plus respecté ni d'un côté ni de l'autre.

Les perturbations provoquées par la sédentarisation atteignent donc le mode de reconduction des troupeaux d'une génération à l'autre. Elles touchent alors au fondement économique de la société pastorale et risquent de précipiter sa désagrégation.

**

Contrairement aux Foulbé villageois, la société des Mbororo est de type segmentaire. Chaque *ardo* se trouve à la tête de quelques familles apparentées qui hivernent à proximité les unes des autres. L'*ardo* joue le rôle d'intermédiaire entre les éleveurs et les chefs autochtones et maintenant, l'administration. La reconnaissance de l'*ardo* par les Mbororo provient d'un prestige personnel (âge, richesse en bétail) mais son pouvoir reste très limité : chaque Mbororo peut quitter, à son gré, le groupe de nomadisation de tel *ardo*.

L'administration anglaise du Bamenda, en même temps qu'elle s'efforçait de sédentariser les Mbororo, tentait de les doter d'une organisation politique plus structurée : nomination d'un seul *ardo* responsable de tous les Mbororo auprès de l'administration, institution d'une juridiction islamique.

L'*ardo* en question s'est comporté comme un *lamiido*, un « sultan » de l'Adamaoua, le seul modèle de chefferie peul connu par les Mbororo, et a tenté de s'attribuer les mêmes prérogatives. Ses exigences ont provoqué le mécontentement des autres lignages qui ont contesté son pouvoir et réclamé la nomination d'autres *ardo*. L'administration anglaise a fini par y consentir. Le projet d'un « Fulani Council » qui aurait administré les Mbororo sur le modèle des « councils » organisés pour les Natives, s'est réduit à la simple forme d'un « Meeting » annuel.

Le nombre des *ardo* s'est multiplié à mesure que la population mbororo augmentait. Dans l'administration décentralisée de la région, antérieure à la Réunification de 1972, chaque « Council » nomme des *ardo*, responsables de toutes les affaires relatives à l'élevage dans leur secteur.

Autrefois fondée sur des rapports entre personnes affiliées et une reconnaissance de séniorité, la charge d'*ardo* repose officiellement maintenant sur une assise territoriale : les *ardo* du Bamenda se trouvent à la tête de lignages différents du leur. Toutefois, chaque *ardo* ne jouit vraiment d'un pouvoir auprès des éleveurs que si des proches nombreux et influents appuient et entérinent son autorité. Dans chaque secteur, l'*ardo* représente le lignage dominant.

La charge d'*ardo* est recherchée car, d'un autre côté, elle autorise une appropriation de fait des pâturages. Chaque *ardo* installe ses parents et les familles qui lui sont proches dans les meilleurs pâturages. Il existe ainsi un partage de fait des pâturages entre lignages : ceux d'altitude sont occupés ou contrôlés par des lignages forts, riches en bétail et prestigieux, tandis que ceux de bordure de plateaux reviennent à des lignages faibles.

La charge d'*ardo* n'est acquise et conservée que grâce à des cadeaux substantiels offerts aux employés des Councils et aux chefs natives : dons de bétail ou versements de numéraire. Une compétition continuelle s'engage entre riches Mbororo pour obtenir la gestion des pâturages les plus convoités. Certains *ardo* ont été démis de leurs fonctions après s'être ruinés dans les obligations liées à cette charge. La compétition

pour le pouvoir oppose des lignages rivaux mais aussi des familles au sein du même lignage.

Loin d'unifier les Mbororo dans un même moule politique, la sédentarisation offre à chaque lignage ou segment de lignage l'opportunité d'affirmer des ambitions d'autonomie. Les tendances centrifuges inhérentes à leur société se révèlent dans une lutte incessante pour accéder au *laamou*, au pouvoir.

**

Les premiers Mbororo du Bamenda étaient de piètres musulmans, comme tous les Peul nomades. De plus, leur éloignement des centres islamiques sahéliens ne favorisait pas chez eux l'émulation religieuse. L'administration anglaise eut beaucoup de peine à recruter un « *malloum* », un maître islamique, pour rendre la justice entre Mbororo.

La fixation des nomades favorise maintenant leur islamisation. Des *malloum* s'installent auprès des *ardo* les plus prestigieux et enseignent leurs enfants. D'autres circulent d'un campement à l'autre où ils trouvent presque toujours des enfants à instruire : ceux-ci ne partent plus en transhumance.

L'installation des Mbororo au Bamenda, la richesse de certains en bétail ont attiré de nombreux Haoussa qui vivent ici en symbiose avec les éleveurs. Nantis d'une culture islamique, ils ont répondu à la demande des Mbororo en fondant des écoles coraniques dans les *sanyeere*, les villages haoussa établis au milieu des pâturages.

L'apprentissage religieux insère les jeunes Mbororo dans la culture musulmane et limite leur intégration aux Natives de la région. Des Mbororo vont maintenant parfaire leur instruction dans les écoles au nord du Nigeria, en confiant leur troupeau en pension à un parent. Mais d'un autre côté, l'école coranique libère les jeunes de la garde du bétail. Ils finissent par se détacher des animaux. A long terme, l'islamisation des Mbororo les détourne de leur civilisation uniquement pastorale.

**

La sédentarisation améliore-t-elle les relations entre les Mbororo et les Natives ? Oui, dans un sens, car des rapports plus réguliers et plus personnalisés se tissent entre voisins qui se connaissent mieux. Les jeunes Djafoun du Bamenda fréquentent toujours les mêmes marchés. Ils se lient parfois avec des Natives dont ils apprennent la langue. Leur espace de référence tend à se rétrécir ; leurs attaches deviennent locales.

Mais d'un autre côté, la mise à l'écart des femmes mbororo de l'économie pastorale ne facilite pas les rapports entre éleveurs et cultivateurs. Chez les Peul nomades, les femmes assurent un lien régulier avec les communautés paysannes. Deux types de sociétés entrent en contact quotidien par leur intermédiaire et deux économies nouent des rapports de complémentarité. Les femmes Natives profitent des trocs pour exprimer librement leurs griefs contre les troupeaux. Les discussions entre femmes sont vives mais plus spontanées, moins rigides qu'entre hommes.

A mesure que les Mbororo se sédentarisent, leur complémentarité économique avec les cultivateurs s'affaiblit. Les tensions deviennent uniquement l'affaire des hommes qui les font transiter par le canal des hiérarchies politiques et administratives. Elles sont formalisées. Elles passent par le prisme d'institutions officielles qui sont

contrôlées par des citadins. Plutôt que de les résoudre au mieux, ceux-ci cherchent souvent à tirer un profit personnel des difficultés qui surgissent entre les deux populations rurales.

CONCLUSION : DÉVELOPPEMENT PASTORAL ET SÉDENTARITÉ

Le développement rural en matière d'élevage se révèle une entreprise autrement difficile qu'en agriculture. Les cultivateurs ont pu adjoindre, tant bien que mal, de nouvelles productions aux anciennes, entrer dans l'économie de marché et parfois, moderniser par ce biais leurs techniques agricoles. Mais les spécialistes zootechniciens ne sont pas parvenus à proposer aux éleveurs de nouvelles races de bétail qui soient viables ; les races européennes importées ont rarement été diffusées en dehors des stations. Dès lors, la greffe du développement a du mal à s'appliquer aux activités pastorales. Afin de pousser les éleveurs à produire et à vendre davantage, le seul recours consiste à changer leur système d'élevage. Pour les responsables techniques ou administratifs, la sédentarisation a représenté l'objectif permanent d'intervention, le préalable et le moyen privilégié de développement en élevage.

L'exemple du Bamenda démontre qu'une sédentarisation réussie des Mbororo n'équivaut pas à leur immobilisation complète. La sédentarité recouvre, en fait plusieurs types de rapport à l'espace. Le processus le plus habituel, dans la région, allie l'ancrage à un pâturage pendant la majeure partie de l'année avec des déplacements saisonniers qui mobilisent un nombre variable de personnes. A mesure que la sédentarisation progresse, seules quelques personnes dans chaque famille continuent à se déplacer. Mais il est rare que le plus gros du cheptel soit figé ; sa disponibilité à un large espace est le fondement même du système d'élevage extensif. La sédentarisation des éleveurs entraîne donc une scission au moins saisonnière avec le cheptel, séparation dont les conséquences à long terme sont capitales.

Loin d'être irréversible, l'attache des éleveurs à un pâturage peut se défaire. Des perturbations externes (insécurité, contestations de pâturages) provoquent une remobilisation, de même que des événements inhérents à la société pastorale : appauvrissement en bétail, prise en charge d'un troupeau par un jeune héritier.

Malgré des conditions locales très favorables, la sédentarisation des Mbororo du Bamenda ne s'est opérée que lentement, avant qu'une action administrative énergique ne la précipite. L'administration a joué un rôle d'arbitrage entre Natives et Mbororo. Elle a maintenu le droit foncier théorique des uns tout en assurant aux autres la possibilité de s'y installer pour longtemps. Le règlement du statut foncier des pâturages, malgré son ambiguïté, a joué un rôle déterminant dans la sédentarisation des éleveurs.

Lui-même serait resté lettre-morte si d'autres changements n'étaient intervenus entre-temps : l'introduction d'une nouvelle graminée améliorant les capacités de charge des pâturages, les croisements opérés spontanément par les Mbororo de leur race bovine avec une autre plus adaptée à la sédentarité. Des innovations de plusieurs ordres ont donc convergé pour rendre possible l'installation des Mbororo. Un tel changement, uniquement décrété par règlement administratif et imposé sous la contrainte, n'a guère de chances de succès.

Les implications de la sédentarité touchent, bien sûr, les rapports entre les éleveurs et leur bétail mais elles s'étendent aussi à d'autres éléments qui constituent le soubassement du système pastoral. Bientôt, des modifications surviennent dans la structure démographique des éleveurs. Puis leur société est affectée dans son fonctionnement,

notamment par les femmes et les jeunes qui n'y trouvent plus leur place et sont marginalisés.

A la limite, on peut se demander quel sera le devenir d'une société d'anciens nomades convertis en sédentaires complets. Les valeurs et les intérêts purement pastoraux n'y sont-ils pas progressivement occultés ? Des Mbororo du Bamenda se posent déjà des questions quant à leur avenir dans la région ; ils prennent conscience des inconvénients de leur immobilisation pour la prospérité du cheptel. Tant qu'ils peuvent encore recruter des bergers salariés, ils ne sont pas prêts à renoncer aux facilités d'un élevage absentéiste. Mais le tarissement des candidats bergers et la régression du cheptel risquent de les placer bientôt devant un choix décisif : reprendre la conduite de leur troupeau ou se restreindre à un élevage de complément à d'autres activités.

Les Mbororo, même nomades, ne sont pas tout le temps mobiles. L'existence de chacun d'entre eux juxtapose plusieurs phases ; la mobilité des jeunes se ralentit puis se fige lorsque les vieux s'installent pour se reposer. De même, des phases de stabilité puis de déplacements se succèdent, de manière cyclique, dans leur histoire. Certes, tous ne se remobilisent pas, certains étant trop engagés dans la sédentarité pour repartir. Les Peul nomades ont ainsi jalonné leurs champs migratoires de scissions, des familles s'enkystant dans les populations locales puis s'y intégrant. Ne repartent que les éleveurs purs, attachés avant tout à la prospérité de leur cheptel. Par exemple, au XIX^e siècle, les Djafoun se sont installés pendant trois générations dans les environs de Kano avant de se remobiliser de façon spectaculaire. Or la sédentarité de ceux du Bamenda ne date encore que de quelques décennies...